



HAL
open science

Objectifs, méthodes et résultats de la prospection multiscaleaire conduite à Djaba-Hosséré (Nord-Cameroun)

Olivier Langlois

► **To cite this version:**

Olivier Langlois. Objectifs, méthodes et résultats de la prospection multiscaleaire conduite à Djaba-Hosséré (Nord-Cameroun). Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2007, VII, pp.66-73. hal-02200544

HAL Id: hal-02200544

<https://hal.science/hal-02200544v1>

Submitted on 31 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Objectifs, méthodes et résultats de la prospection multiscalaire conduite à Djaba-Hosséré (Nord-Cameroun)

Olivier LANGLOIS

(ArScAn - Afrique)

Depuis l'année 2000, dans le cadre d'un programme pluridisciplinaire, différents travaux archéologiques ont été engagés autour du massif de Djaba (Fig. 1), sur un espace couvrant environ 9000 hectares aujourd'hui inclus dans le Parc National de la Bénoué (Nord-Cameroun). Bien que différents sondages stratigraphiques aient été effectués, une attention particulière a été portée à la distribution des vestiges de surface qui se sont révélés particulièrement abondants. C'est ainsi, qu'en réponse à différents questionnements, trois « prospections de surface » aux échelles distinctes furent menées.

1. Le cadre institutionnel et les objectifs

Les travaux archéologiques conduits à Djaba-Hosséré ont été réalisés dans le cadre de deux programmes successifs : *Civilisations agraires et anthropisation des paysages au Nord-Cameroun* (APN, ex-Atip, de 1999 à 2002)¹ et *Archéo-écologie des savanes du Nord-Cameroun* (MAE, depuis 2003). Tous deux ont un même objectif, à savoir caractériser les modalités d'occupation et d'exploitation d'un périmètre de savane soudanienne sur le temps long, et constituent la composante archéologique du programme pluridisciplinaire *Ecologie historique des savanes soudanaises* (APN, PEVS et PNTS : 1999-2003) qui, lui, vise à une meilleure compréhension de la dynamique d'une savane arborée sous pression anthropique. Ce programme pluridisciplinaire repose sur l'étude de deux espaces occupés, à des temps différents, par une même communauté, en l'occurrence la communauté Dii de Djaba : (1) les terroirs actuels et sub-actuels de cette communauté, (2)

l'espace « archéologique » que cette dernière occupait au début du XIX^e siècle. Sur ces deux espaces, diverses informations - archéologiques, géographiques, ethnographiques, écologiques, etc. - ont été collectées dans la perspective d'être croisées et/ou associées.

Dans ce cadre pluridisciplinaire, il était donc demandé à l'archéologie d'apporter des informations aussi précises que possibles sur les activités humaines autrefois pratiquées sur l'espace archéologique : nature, modalité, localisation, ancienneté... Un intérêt tout particulier était porté aux activités agricoles. Les phénomènes d'anthropisation intervenant dans le cadre d'activités domestiques ou artisanales étaient toutefois également à considérer.

2. Le contexte de l'étude

L'espace étudié est localisé dans la haute vallée de la Bénoué, autour du Hosséré Djaba, un massif à proximité duquel la chefferie éponyme était installée au début du XIX^e siècle. Ce secteur, arrosé par environ 1300 mm/an, et aujourd'hui inclus dans le Parc National de la Bénoué, est couvert de savanes arborées et de forêts claires, formations caractéristiques de la zone biogéographique soudano-guinéenne. L'espace étudié présente la particularité d'avoir été vidé de ses habitants dans les années 1830, au terme de la guerre qui opposa les Djaba à Rey-Bouba, un sultanat Peul depuis peu implanté au nord-est. Vaincus, les Djaba survivants quittèrent le secteur pour s'installer plus à l'ouest, et ce dernier devint réserve de chasse du Sultan de Rey-Bouba, avant d'être mis en défens par les administrateurs coloniaux. Les vestiges architecturaux présents dans la zone sont donc *a priori* antérieurs à la seconde moitié du XIX^e siècle (Gariné *et al.*, 2003).

1 - Ce programme pluridisciplinaire est une fédération de 3 programmes, placée sous la co-responsabilité d'Eric Gariné (ethnologue, LESC UMR 7186), d'Olivier Langlois (archéologue, ArScAn - Afrique), et de Christine Raimond (géographe, UMR Prodig).

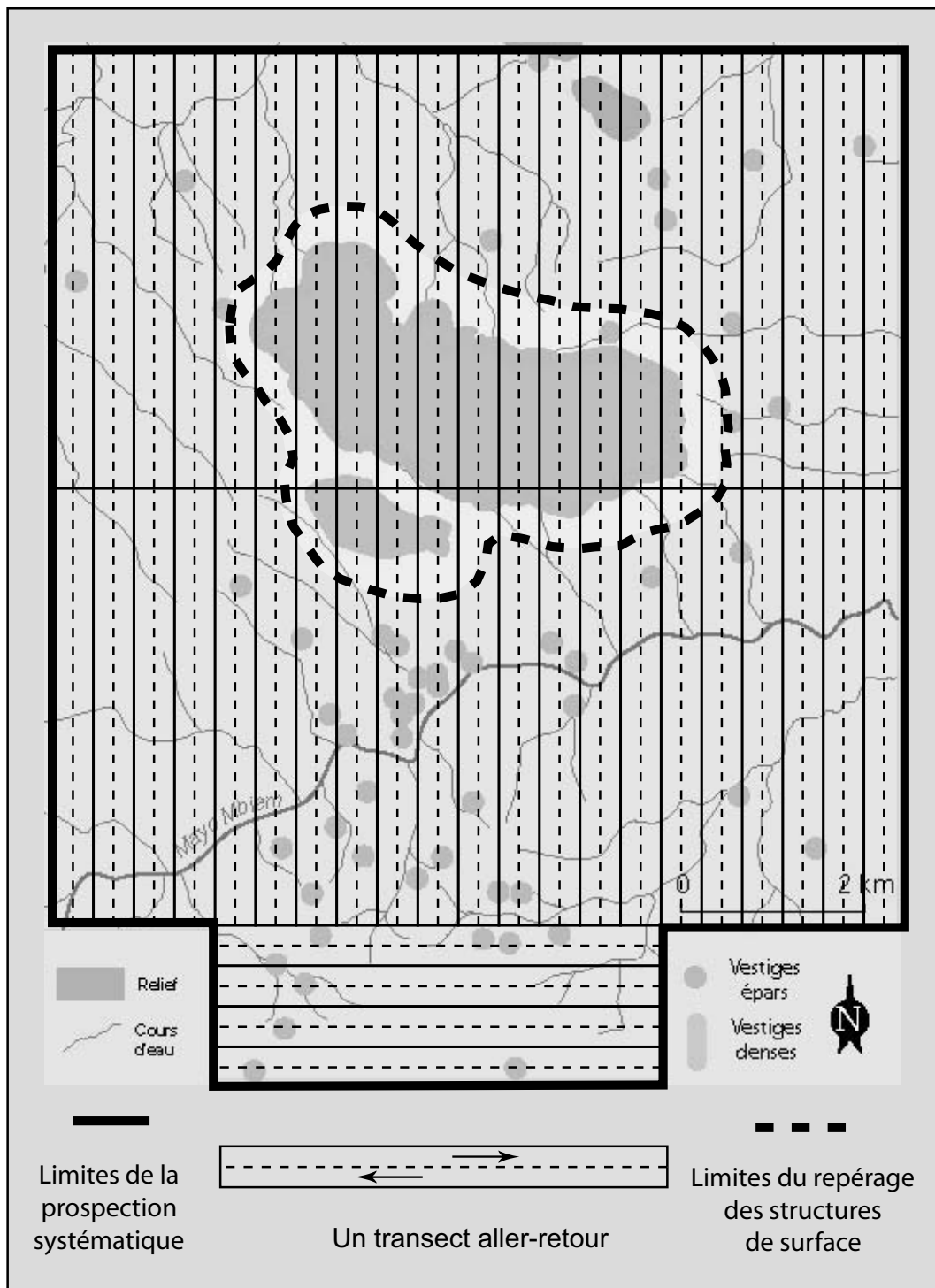


Fig. 2. Prospection générale.

3. Les travaux

3.1. La prospection systématique générale

La prospection archéologique (*stricto sensu*). Elle couvre une superficie totale de plus de 90 km² centrés sur le massif de Djaba (Fig. 2). La surface a été intégralement prospectée en saison sèche, entre les mois de mars et mai. Habituellement, les feux de brousse sont allumés courant janvier par les gardes-chasse, ce qui permet une observation satisfaisante des vestiges de surface durant quelques mois, avant les premières pluies qui arrivent fin avril ou début mai. L'essentiel de la prospection a ainsi été mené entre janvier et mai 2001, couvrant un carré d'environ 9 km de côtés. L'année suivante, au mois de mai, la surface prospectée a été étendue de quelques centaines de mètres en direction du sud.

Cette prospection a été réalisée par une équipe de 6 prospecteurs, distants chacun d'une quarantaine de mètres, en suivant des transects quotidiens d'axes nord-sud (2001) et est-ouest (2002). Chaque transect aller-retour couvrait une bande d'environ 2 km² : 4,5 km de longueur pour 2 x 225 m de largeur. Quarante-quatre transects de ce type ont été suivis, aboutissant à une surface totale prospectée dépassant 90 km².

Lorsqu'un prospecteur repérait une structure de surface, la ligne de prospection s'arrêtait et les six prospecteurs se dispersaient pour repérer d'éventuelles autres traces, en périphérie de celle déjà reconnue. Les rares tessons décorés découverts lors de cette recherche étaient prélevés. Une dizaine de minutes plus tard - il était impossible de consacrer davantage de temps à cette tâche -, les prospecteurs communiquaient au responsable de l'équipe les résultats de leurs investigations. Celui-ci consignait alors sur une fiche prévue à cet effet les nombres de fondations de case, de bases de greniers, d'accumulations de pierres découverts... Le responsable de l'équipe disposait en outre d'un cahier sur lequel il décrivait les conditions dans lesquelles s'était déroulée la prospection du transect. Les informations archéologiques collectées lors de la prospection générale furent donc relativement sommaires.

Il est important de remarquer dès à présent que la très forte densité des structures affleurantes présentes sur le pied du massif rend la méthode

parfaitement inadaptée à la réalité de ce secteur particulier. Pour cette raison, parvenu à 300 mètres du massif, la présence de structures, trop nombreuses, n'était plus signalée.

Le complément phytogéographique. Considérant les objectifs généraux du programme, nous avons souhaité caractériser sommairement les formations ligneuses traversées par les prospecteurs. Il s'agissait en premier lieu d'obtenir une information permettant de renseigner du point de vue « spécifique », la carte « physionomique » de végétation réalisée sur la base d'une photo-interprétation. Pour ce faire, lors de la prospection par transects, la végétation et les conditions du milieu ont été sommairement décrites tous les 300 mètres. Les informations collectées sur plus d'un millier de « points » sont succinctes : espèce ligneuse majoritaire et pourcentage de recouvrement pour chacune des 4 strates définies, espèce herbacée majoritaire, mais aussi pourcentage de la pente, présence et nature des affleurements... Ces informations sommaires s'ajoutent à de très nombreux relevés floristiques réalisés sur le secteur. Ainsi complétées, les informations phytogéographiques collectées dans le cadre de la prospection archéologique paraissent suffisantes pour identifier la formation végétale en présence et en définir les limites spatiales. En plus des observations faites selon un maillage régulier, un « point de végétation » a été réalisé sur tous les « sites » reconnus durant la prospection.

3.2. Le dénombrement par « transects rayonnants »

Nous avons déjà signalé que la méthode de prospection générale s'était avérée parfaitement inadaptée à la réalité archéologique du pied du massif, un secteur où les structures affleurantes pouvaient être extrêmement abondantes. En plus de la prospection générale, il fut donc décidé d'engager une étude spécifique sur ce secteur (Fig. 3). Il s'agissait tout d'abord de compléter la prospection générale en localisant les espaces à fortes densités de vestiges. Nous avons également dans l'idée, au cas où certaines structures apparaîtraient chronologiquement discriminantes, de délimiter les différentes occupations en présence. Initialement, nous envisagions même l'établissement de cartes de densités de structures, dans la perspective d'accéder à des informations de type paléo-

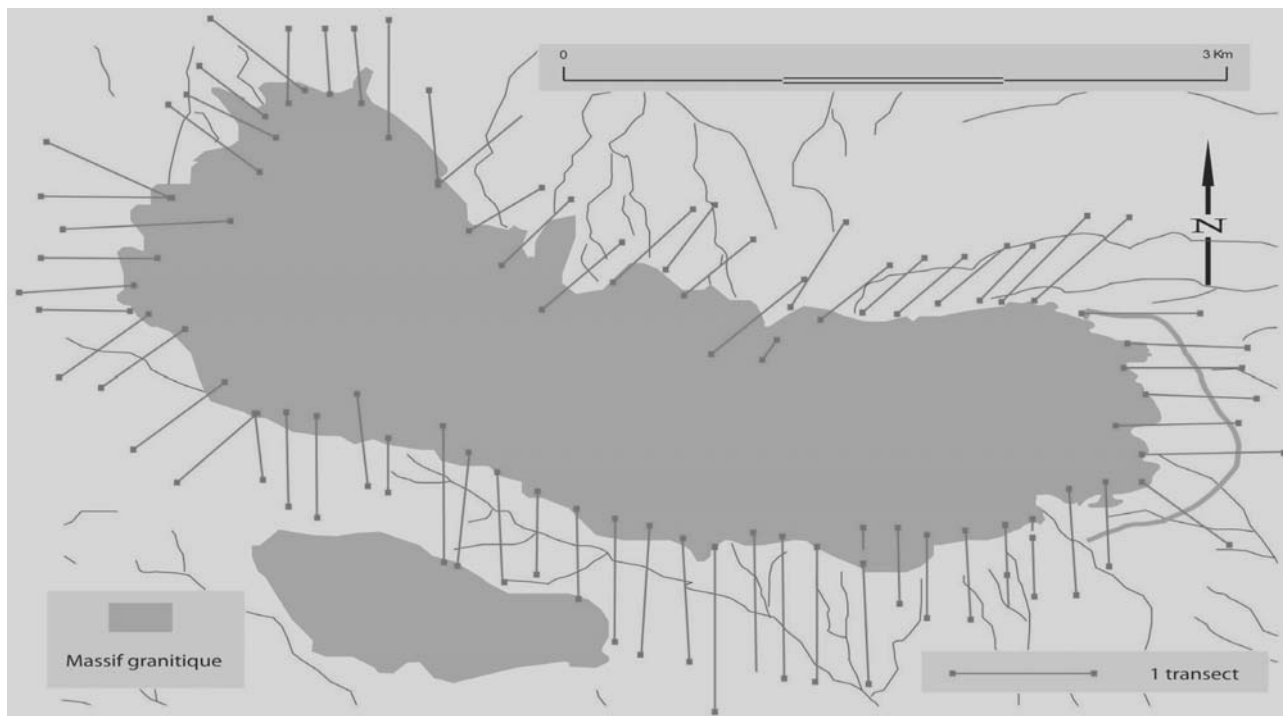


Fig. 3. Dénombrement des structures de surface par transects rayonnants.

démographique.

Une soixantaine de « transects rayonnants » de 10 m de large (2 x 5m) ont été suivis par 2 personnes, chacune d'elles étant chargée de « prospecter » une bande de 5 m, d'un côté de l'axe de visée. Chacun de ces transects fut suivi sur plusieurs centaines de mètres, en partant du bas de la pente. Selon la position de départ par rapport au massif, l'orientation des transects variait (S>N, N>S, O>E, E>O, SO>NE, NO>SE, NE>SO et SE>NO), de manière à suivre approximativement la toposéquence.

La longueur minimale des transects était de 500 m, mais ceux-ci pouvaient s'étendre sur un kilomètre si des structures étaient observées au-delà des 500 m lors de la reconnaissance pédestre qui couvrait les 200 m suivants. Les trois types de structures les plus courantes (les meules, les bases de greniers et les fondations de cases) étaient dénombrés par segments de 25 m, tandis que les structures d'autres types étaient décrites. Des informations concernant la topographie et l'érosion étaient également consignées sur la fiche spécialement établie à cet effet.

Parallèlement, en une quarantaine de points localisés tout autour du massif, nous avons étudié, sur place, les décors d'une quarantaine de tessons prélevés de manière aléatoire : tout tesson décoré dont le décor était reconnaissable était étudié. Ce travail avait pour objectif de

définir, même sommairement, l'extension des occupations, selon les périodes.

3.3. Le dénombrement par « parcelles »

Les prospections déjà évoquées nous ont permis de repérer une levée de terre de deux kilomètres de longueur, doublée d'une tranchée, qui limitait un espace où affleurerait une céramique particulière. Parallèlement, les sondages stratigraphiques nous permirent d'associer cette céramique à la dernière phase d'occupation et, ainsi, de localiser précisément la chefferie de Djaba mentionnée par la tradition orale. Cette occupation nous intéressant tout particulièrement, nous avons souhaité établir des cartes de densité de structures dans cette zone particulière où nous constatons la présence de structures domestiques et métallurgiques. Il s'agissait de comprendre l'organisation spatiale de la chefferie de Djaba à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles. Pour cela, nous avons procédé à un comptage par parcelles de 50 m de diamètre, sur un espace qui s'étend, depuis les pentes orientales du massif, jusqu'au-delà du rempart (Fig. 4). Dans chacune des 90 parcelles implantées selon un maillage régulier nous avons dénombré, comme précédemment, les structures les plus courantes (les meules, les bases de greniers et les fondations de cases), et

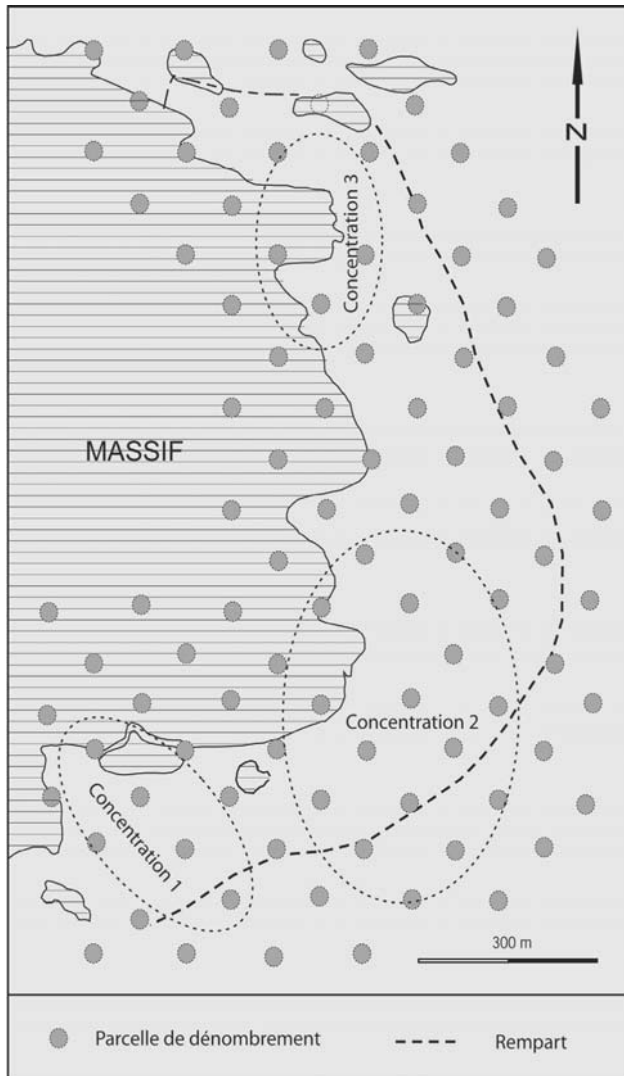


Fig. 4. Dénombrement des structures de surface par parcelles circulaires (occupation finale).

décrit sommairement les autres. Ces informations ont été consignées sur un modèle de fiche spécifique. Un positionnement systématique (au GPS) des structures plus rares (ferriers, structures tabulaires, accumulations de rejets domestiques, etc.) a été réalisé parallèlement.

4. Les résultats

4.1. De l'organisation spatiale générale à l'histoire des agrosystèmes

La prospection systématique générale, complétée par le dénombrement par transects et par l'observation du matériel céramique de surface, rend compte de la concentration des vestiges architecturaux sur le pied du massif. Hors de ce secteur particulier, les vestiges, lorsqu'ils

existent, sont épars. On les trouve, en particulier, de part et d'autre du cours d'eau qui traverse l'espace prospecté (le mayo Mbiem), dans la moitié sud de l'aire prospectée.

Autour du massif, les occupations semblent se rapporter à chacune des phases de la séquence chronoculturelle qui fut définie parallèlement. Cette séquence fut construite sur la base de la décoration céramique, à partir du matériel extrait des sondages stratigraphiques. Les traces associées à la phase I (V^e -XII^e siècles ?) sont surtout localisées sur le pied nord. Toutefois, le pied sud, ou tout au moins une partie de celui-ci, était alors lui aussi occupé. Les vestiges architecturaux relatifs à la seconde phase (phase II : XV^e -XVII^e siècles ?) ceinturent le massif, sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agit d'occupations contemporaines ou successives. Les secteurs occupés durant les deux premières phases sont globalement très érodés, ce qui exclut une délimitation précise des différentes occupations. Durant la dernière phase (ou phase III : XVIII^e - début XIX^e siècles), l'habitat est regroupé sur le pied oriental. L'érosion de ce secteur étant modérée, une étude détaillée de l'espace habité durant la phase III a pu être envisagée.

Dans les savanes environnantes, les occupations reconnues semblent surtout se rapporter aux phases anciennes. Hormis les vestiges architecturaux, des accumulations de pierres sans organisation sont à signaler.

Sur la base des observations réalisées sur l'espace aujourd'hui occupé par les Djaba, la distribution et la nature des vestiges de surface ont pu être interprétées en terme d'agrosystème. Dans les années 1950-60, les Djaba résidaient en deux lieux distincts, suivant la saison : durant la saison sèche ils vivaient regroupés à Ex-Djaba (Fig. 1) ; durant la saison agricole ils se dispersaient sur leurs champs. Ces derniers étant souvent distants du village de plusieurs kilomètres, et une surveillance diurne constante des champs étant nécessaire pour éloigner les ravageurs des cultures, en particulier les singes, il était exclu de regagner le village pour y passer la nuit. En conséquence, les Djaba édifiaient des habitats «secondaires» en bordure des champs, habitats sur lesquels ils séjournèrent la moitié de l'année.

Les traces relatives aux périodes anciennes (phases I et II) repérées dans les savanes distantes du massif sont comparables à celles laissées par les Djaba dans ces espaces agricoles : dans les deux cas, les vestiges architecturaux épars avoisinent des accumulations de pierres sans

organisation, vestiges qui semblent résulter de l'épierrage des champs. Considérant par ailleurs les fortes densités de vestiges architecturaux repérées sur le pied du massif, on peut penser que, comme le faisaient les Djaba dans les années 1950-60, les populations installées aux environs du Hosséré Djaba durant les phases anciennes vivaient regroupées, probablement au pied du massif, durant la saison sèche, et se dispersaient sur leurs champs le reste de l'année.

En revanche, peu de traces éloignées du massif sont à attribuer aux derniers occupants du secteur. Au début du XIX^e siècle, il semble donc y avoir eu un recentrage des activités agricoles aux environs de l'habitat alors implanté sur le pied oriental. Ce recentrage résulte probablement du climat d'insécurité entretenu par Rey-Bouba, climat qui explique également la construction du long rempart de terre qui protège l'habitat (Garine *et al.*, 2005 ; Langlois, 2004 ; Langlois *et al.*, 2005, 2006).

4.2. De l'organisation de l'habitat durant la phase III à l'histoire de la chefferie de Djaba

Le dénombrement par parcelles réalisé sur le pied oriental a permis d'établir des cartes de densités de structures affleurantes. Ces cartes, associées aux données issues des sondages stratigraphiques et à l'observation du matériel céramique de surface, ont permis de proposer une histoire de l'occupation finale.

Trois concentrations de vestiges domestiques ont été distinguées (Fig. 4) : la *concentration 1*, localisée sur le pied sud-est, de part et d'autre du rempart ; la *concentration 2*, localisée au centre de l'arc formé par le rempart et la *concentration 3* qui s'étend au nord de l'espace protégé. La plupart des traces d'activités métallurgiques sont incluses dans la *concentration 1*. Celle-ci semble plus ou moins délimiter l'espace occupé vers le XVIII^e siècle (phase IIIa), probablement par une communauté de métallurgistes. Les deux autres concentrations sont clairement associées à la phase finale (IIIb). Elles marquent l'emplacement de la chefferie de Djaba au début du XIX^e siècle. Le centre politique semble alors occuper la partie amont de la *concentration 2*, un secteur localisé au centre de l'arc formé par le rempart qui présente de nombreuses spécificités. Toutefois, il est vraisemblable que les métallurgistes préalablement installés demeurent sur place, peut-être encore au niveau de la *concentration*

1. La chefferie de Djaba pourrait ainsi être née de l'association de différents groupes, en l'occurrence d'un groupe de métallurgistes et d'un groupe exogène, conformément au mythe de création partagé par la plupart des chefferies Dii (Langlois, 2007).

Conclusion

Les prospections et autres études de surface, combinées aux fouilles stratigraphiques, ont globalement permis de répondre aux questions posées à l'archéologie dans le cadre du programme *Ecologie historique des savanes soudaniennes*. Nous avons ainsi pu caractériser, localiser et dater, avec une précision acceptable, les activités conduites aux environs du massif de Djaba. Les informations relatives aux pratiques agraires, domaine au coeur du programme susmentionné, ont été particulièrement précises, puisque l'on a pu préciser les types d'agrosystèmes en présence. Les données collectées ont même permis d'envisager les modalités de création de la chefferie de Djaba, une question que nous ne pensions pas aborder initialement. En revanche, nous espérons que le dénombrement des structures affleurantes permettrait d'estimer l'importance numérique des communautés installées localement. L'ampleur et la variété des phénomènes érosifs qui ont affecté le pied du massif nous ont malheureusement ôté tout espoir d'accéder à ce type d'information, au moins concernant les périodes anciennes.

Références bibliographiques

- GARINE E., LANGLOIS O., RAIMOND C. et GARINE-WICHATITSKY (DE) M. 2003. Paysage fortuit ou nature construite ? *Ecologie historique des savanes soudaniennes au Nord-Cameroun*. In : MUXART T., VIVIEN F.-D., VILLALBA B. et BURNOUF J. (ed.) *Des milieux et des hommes : fragments d'histoire croisés*. Elsevier : 151-160. Paris.
- GARINE E., LANGLOIS O. et RAIMOND C. 2005. Le territoire est-il bien un patrimoine ? Approche comparative de deux sociétés de la Haute Bénoué (Dii et Duupa, Nord-Cameroun). In : CORMIER-SALEM M.-C., JUHÉ-BEAULATON D., BOUTRAIS J. et ROUSSEL B. (ed.) *Patrimoines naturels au Sud, territoires identités et stratégies locales*. IRD, coll. Colloques & séminaires : 177-235. Paris.
- LANGLOIS O. 2004. Histoire d'une savane

du Nord-Cameroun et de ses occupants.
In : Archéologies : 20 ans de recherches françaises dans le monde. Maisonneuve-Larose / APDF-ERC : 325-327. Paris.

LANGLOIS O., RAIMOND C. et GARINE E. 2005. Changements et continuité des modes d'exploitation d'une savane soudanienne : modèle actuel et interprétation des données archéologiques. *In*: BERGER J.-F., BERTONCELLO F., BRAEMER F., DAVTIAN G. et GAZENBEEK M. (ed.). *Temps et espaces de l'homme en société, analyses et modèles spatiaux en archéologie. XXV^e rencontres d'archéologie et d'histoire d'Antibes*. APDCA : 505-509.

LANGLOIS O., RAIMOND C. et GARINE E., 2006 - Un millénaire d'exploitation agricole d'une savane du Nord-Cameroun : d'un modèle extensif à une intensification modèle ? Actes en ligne du colloque «Interaction Nature-société, analyse et modèles», La Baule, mai 2006. En ligne : http://letg.univ-nantes.fr/COLLOQUE/pdf/C1_0505_LANGLOIS.pdf

LANGLOIS O., 2007. Intrasite features distribution as a source of social information: The case of Djaba-Hosséré (Northern Cameroon). *Journal of Anthropological archaeology* 26, 2: 172-197.